

BRET EASTON ELLIS

LES ÉCLATS

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre Guglielmina*



Robert Laffont

Note

Nous avons privilégié les titres français pour les livres et les films, sauf lorsqu'ils n'ont pas été distribués ou publiés en France. Exception faite pour *Escape from New York*, dont le titre français, *New York 1997*, rendrait incompréhensibles certains passages de ce roman.

Titre original : THE SHARDS

© Bret Easton Ellis Corporation, 2023

Traduction française : Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2023

ISBN 978-2-221-26732-5

(édition originale : ISBN 978-0593535608, a Borzoi Book published by Alfred A. Knopf, a division of Penguin Random House LLC, New York)

Dépôt légal : mars 2023

Éditions Robert Laffont – 92, avenue de France 75013 Paris

Pour personne

*Tu te souviens autrefois dans L.A.
Quand tout le monde roulait en Chevrolet?
Que s'est-il passé avec le garçon d'à côté,
Le mâle américain, cheveux en brosse et visage bronzé?*

The First Class, «Beach Baby»

Si vous voulez garder un secret,
vous devez également le cacher à vous-même.

George Orwell, 1984

JE ME SUIS RENDU COMPTE, IL Y A BIEN DES ANNÉES, qu'un livre, un roman, est un rêve qui exige d'être écrit exactement comme vous tomberiez amoureux : il devient impossible de lui résister, vous ne pouvez rien y faire, vous finissez par céder et succomber, même si votre instinct vous somme de lui tourner le dos et de filer car ce pourrait être, au bout du compte, un jeu dangereux – quelqu'un pourrait être blessé. Pour certains, les premières idées, les premières images, les turbulences initiales peuvent pousser l'écrivain à plonger dans le monde du roman, dans son charme et son rêve, ses secrets. Pour d'autres, il faut parfois plus de temps pour sentir clairement cette connexion, des périodes beaucoup plus longues pour comprendre combien il était nécessaire d'écrire ce roman ou de tomber amoureux de cette personne, de revivre ce rêve, parfois des décennies plus tard. La dernière fois que j'ai songé à écrire ce livre, ce rêve singulier, et raconter cette version de l'histoire – celle que vous lisez, celle que vous commencez à découvrir –, c'était il y a près de vingt ans quand je pensais être capable de révéler ce qui nous était arrivé, à moi et à quelques amis, au début de notre dernière année de lycée à Buckley, en 1981. Nous étions des adolescents, des enfants vaguement raffinés, qui ignoraient tout des rouages du monde – si nous en avions une certaine expérience, leur sens nous échappait. Du moins jusqu'au moment où quelque chose s'est produit qui nous a propulsés – expulsés – vers un état de conscience exaltée.

Quand je me suis assis la première fois pour écrire ce roman, un an après les événements, j'étais incapable de revivre cette époque, ou de renouer avec les personnes que j'avais connues, ou encore de faire face aux terribles incidents que nous avons vécus, à commencer par ceux

qui, de manière cruciale, me concernaient particulièrement. En fait, sans écrire un seul mot, j'ai renoncé à l'idée de ce projet dès qu'elle m'a traversé l'esprit – j'avais dix-neuf ans. Avant même que je m'empare d'un stylo et m'asseye devant ma machine à écrire, le simple fait de me remémorer ce qui s'était passé s'est révélé trop accablant – j'étais à un point de ma vie où je n'avais pas besoin d'une angoisse supplémentaire. Je me suis forcé à oublier cette période, du moins pendant un certain temps, et refouler le passé n'a pas été très difficile à ce moment-là. Mais le besoin pressant d'écrire le livre a fait son retour quand j'ai quitté New York, après y avoir vécu pendant plus de vingt ans – la côte Est était l'endroit vers lequel je m'étais échappé immédiatement après la fin du lycée, pour fuir le traumatisme qu'avait été la dernière année –, et quand je me suis retrouvé à Los Angeles, où ces événements de 1981 avaient eu lieu et où je me sentais plus aguerri, plus fort face au passé, capable de me cuirasser contre la douleur de tout le truc et d'entrer dans le rêve. Le fait est que ça n'a pas marché non plus : après avoir tapé quelques pages de notes sur les événements de l'automne 1981, alors que je croyais m'être anesthésié avec une demi-bouteille d'Ocho afin d'engager le processus, la tequila ayant pour effet de stabiliser le tremblement de mes mains, j'ai connu une crise d'anxiété tellement sévère qu'elle m'a envoyé aux urgences de Cedars-Sinai au milieu de la nuit. Si l'on veut établir un lien métaphorique entre l'acte d'écrire et celui d'aimer, disons que j'avais voulu aimer ce roman, qu'il semblait enfin s'offrir à moi, mais que je me retrouvais, au moment de consommer cette relation, incapable de plonger dans le rêve.

C'EST ARRIVÉ TANDIS QUE J'ÉCRIVAIS sur le Trawler – un tueur en série qui avait hanté de sa présence la San Fernando Valley à la fin du printemps 1980, puis plus fortement à l'été 1981, et qui était, de façon terrifiante, lié à nous ; une vague d'anxiété tellement massive a déferlé sur moi, cette nuit-là, pendant que je commençais à prendre des notes, que je me suis mis à gémir de peur au seul souvenir de ces événements et effondré en vomissant la tequila que j'avais avalée à grandes goulées. Le Xanax que je stockais dans la table de chevet près de mon lit n'a été d'aucune aide – j'avais pris trois comprimés d'affilée et je savais qu'ils n'allaient pas agir assez vite. J'ai composé le 911 sur mon téléphone et dit à l'opérateur que je faisais une crise cardiaque, avant de m'évanouir. Le téléphone fixe depuis lequel j'avais appelé – on était en 2006, j'avais quarante-deux ans, je vivais seul – les a informés

de l'endroit où je me trouvais et un portier alarmé, dans la tour où je vivais, a guidé l'équipe d'urgence jusqu'au onzième étage. Il a ouvert la porte de mon appartement et ils m'ont trouvé sur le sol de ma chambre. J'ai repris connaissance dans l'ambulance pendant qu'elle fonçait sur San Vicente Boulevard en direction de Cedars-Sinai, pas très loin du Doheny Plaza où j'habitais, et, après avoir été poussé sur un brancard à roulettes vers les urgences et m'être réapproprié ce qui venait de se passer, je me suis senti vraiment gêné – le Xanax faisait son effet, j'étais calme, je savais qu'il ne m'était rien arrivé de grave physiquement. Je savais que la crise de panique était directement liée aux souvenirs du Trawler et, plus spécifiquement, de Robert Mallory, que j'avais convoqués. Un médecin est venu m'examiner – j'allais bien, cependant le règlement de l'hôpital exigeait que je passe la nuit là, afin qu'on puisse faire une série de tests, y compris une IRM, et mon médecin personnel a approuvé, me rappelant au téléphone que mon assurance couvrirait presque la totalité des frais. Mais il fallait que je rentre chez moi et j'ai refusé tous les tests parce que j'étais convaincu que, si je restais à Cedars cette nuit-là, j'aurais sombré dans la folie – sachant que ce qui m'était arrivé n'avait rien à voir avec mon corps ou une quelconque maladie que j'aurais ou non couvée. C'était juste une réaction liée au souvenir, au passé et à la conjuration de cette année atroce – à Robert Mallory et au Trawler, à Matt Kellner et à Susan Reynolds, à Thom Wright et à Deborah Schaffer, et au sombre tunnel que je traversais à l'âge de dix-sept ans.

Après cette nuit, j'ai abandonné le projet et j'ai préféré écrire deux autres livres au cours des treize années suivantes, et c'est seulement en 2020 que j'ai senti que je pourrais commencer *Les Éclats*, ou plutôt que le roman *Les Éclats* avait décidé que *Bret* était prêt – le livre s'annonçait à *moi* – et non l'inverse. Je n'avais pas tendu la main vers ce livre car j'avais passé des années à m'éloigner du rêve, de Robert Mallory, de ma dernière année à Buckley ; toutes ces décennies loin du Trawler, de Susan et de Thom, de Deborah et de Ryan, de ce qui était arrivé à Matt Kellner ; j'avais relégué cette histoire au fin fond du placard et pendant des années cette stratégie d'évitement avait fonctionné – je ne prêtais guère d'attention au livre et il avait cessé de m'appeler. Mais, pendant l'année 2019, il s'est mis à remonter, à donner des signes de vie, à vouloir fusionner avec moi, à envahir ma conscience d'une façon si persuasive que je ne pouvais l'ignorer plus longtemps – essayer de l'ignorer était devenu une distraction. Cette insistance singulière coïncidait avec le fait que j'avais cessé d'écrire des scénarios,

que j'avais décidé de ne plus jouer ce jeu – une décennie entière, bien rémunérée, à écrire des épisodes pilotes pour la télévision et des scénarios pour le cinéma qui, pour la plupart, n'aboutissaient jamais à une série ou un film –, et j'ai brièvement médité sur le lien qui pouvait exister entre le livre qui me faisait signe et ma récente perte d'intérêt pour le boulot de scénariste hollywoodien. Aucune importance : il fallait que j'écrive le livre parce que j'avais besoin de comprendre et de résoudre ce qui avait bien pu se passer – il était temps. Enfin.

L'ÉTINCELLE QUI A RANIMÉ MON INTÉRÊT pour le roman a surgi au cours d'un bref moment, des années après la crise de panique qui m'avait envoyé à Cedars. J'avais vu une femme – j'allais dire une fille, mais elle ne l'était plus; c'était une femme d'une cinquantaine d'années, mon âge – au coin de Holloway et de La Cienega dans West Hollywood. Elle était sur le trottoir devant le Palihouse Hotel, portait des lunettes de soleil, téléphone pressé contre l'oreille, attendant une voiture, et même si c'était une version bien plus âgée de la fille que j'avais connue autrefois au lycée, c'était bel et bien elle. Je le savais en dépit du fait que je ne l'avais pas vue depuis près de quarante ans : elle avait toujours cette beauté naturelle. Je venais de tourner à gauche sur Holloway et j'étais bloqué par la circulation lorsque j'ai vu la silhouette sur le trottoir désert, sous l'auvent d'un service de voiturier – elle se tenait peut-être à six ou sept mètres de moi. Au lieu d'être joyeusement surpris par la présence d'une vieille amie, j'ai été pétrifié par une angoisse soudain drapée sur moi et me glaçant jusqu'aux os. La vision de cette femme a provoqué le retour de la peur en moi et a commencé à tout avaler – exactement comme en 1981. Cette femme me rappelait que tout avait été réel, que le rêve s'était produit, qu'en dépit des quatre décennies écoulées depuis la dernière fois que nous nous étions vus, nous étions toujours liés par les événements de cet automne 1981.

Je ne me suis pas brusquement garé sur Holloway, près de l'entrée du garage de la pharmacie CVS en face de Palihouse, pour me présenter à cette femme, exprimer ma surprise, sortir de la voiture et la prendre dans mes bras, m'émerveiller de sa beauté intacte – j'avais évité avec succès toute relation avec mes camarades de classe en terminale (option « réseaux sociaux ») au lycée, à l'exception des rares qui avaient pris contact avec moi pendant toutes ces années, généralement dans les semaines qui suivaient la publication d'un livre. J'ai préféré la dévisager à travers le pare-brise de la BMW que je conduisais,

alors qu'elle se tenait sur ce trottoir désert, téléphone contre l'oreille, écoutant la personne qui lui parlait, ne disant rien et, même avec ses lunettes de soleil, il y avait quelque chose de hanté dans sa façon de se tenir, ou peut-être étais-je en train de m'imaginer tout ça – peut-être qu'elle allait bien, peut-être qu'elle était parfaitement à l'aise et qu'elle avait surmonté ce qui lui était arrivé à l'automne 1981, la terrible blessure dont elle avait souffert, l'horrible révélation dont elle avait été témoin, la perte qu'elle avait subie. J'étais en route pour Palm Springs en compagnie de Todd, quelqu'un que j'avais rencontré en 2010 et qui vivait avec moi depuis neuf ans; nous allions y passer une semaine avec une amie de New York qui avait loué une maison à la périphérie de la movie colony avant de se rendre à San Diego pour une série de conférences. J'étais en pleine conversation avec Todd quand j'avais vu la femme devant Palihouse et je m'étais interrompu au beau milieu d'une phrase. Une voiture a soudain klaxonné derrière moi et, quand j'ai regardé dans le rétroviseur, je me suis aperçu que le feu était vert sur Holloway et que je n'avais pas bougé. «Que se passe-t-il?» a demandé Todd au moment où j'accélérais trop brutalement, faisant faire un bond en avant à la voiture en direction de Santa Monica Boulevard. J'ai dégluti et murmuré piteusement, en essayant de paraître parfaitement neutre : «Je connaissais cette fille...»

BIEN ENTENDU, CE N'ÉTAIT PLUS UNE FILLE – je le répète, elle avait presque cinquante-cinq ans, comme moi –, mais c'était ainsi que je l'avais connue : une fille. Ça n'avait aucune importance. Todd m'a demandé : «Quelle fille?» et j'ai distraitemment fait un vague geste de la main – «Quelqu'un devant Palihouse.» Todd a tendu le cou, mais n'a vu personne – elle était déjà partie. Il a haussé les épaules et s'est replongé dans son téléphone. Je me suis rendu compte que la radio était calée sur Totally 80s et qu'on entendait le refrain de «Vienna» d'Ultravox – «*It means nothing to me*, s'égosillait le chanteur, *this means nothing to me*» – pendant que la peur continuait à tourbillonner, une variante de celle de l'automne 1981, quand nous écoutions cette chanson à la fin de chaque fête ou quand nous nous assurions qu'elle était en bonne place dans chacune des cassettes que nous compilions. En laissant la chanson me ramener à ce jour de décembre, je pensais avoir acquis les outils qui me permettraient de faire face aux événements survenus quand j'avais dix-sept ans, j'ai même pensé naïvement, stupidement, que j'avais traité les traumatismes dans les fictions que j'avais publiées des années plus tard, quand j'avais vingt ans, trente

ans, quarante ans, mais *ce* traumatisme-là s'est rué sur moi, alors que je croyais l'avoir traité seul, sans avoir à le confesser dans un roman – preuve que non, je ne l'avais pas fait.

Pendant la semaine que nous avons passée dans le désert, je n'ai pas pu dormir – peut-être une heure ou deux chaque nuit, y compris en prenant régulièrement une bonne dose de benzodiazépine. Je m'assommais peut-être avec le Xanax, dont je faisais un usage excessif, mais les cauchemars m'empêchaient de dormir plus d'une heure ou deux, et je restais éveillé, épuisé, dans la grande chambre de la maison sur Azure Court, à lutter contre la panique grandissante, liée à la fille que je venais de voir. La crise de la quarantaine qui avait commencé après cette nuit, en 2006, où j'avais essayé d'écrire sur ce qui nous était arrivé pendant cette dernière année à Buckley, s'achevait plus ou moins sept ans plus tard – sept années passées dans un rêve fébrile où l'anxiété flottant librement m'avait aliéné tous ceux que je connaissais et où le stress qui l'accompagnait m'avait fait perdre vingt kilos –, avait décliné grâce à l'aide d'un thérapeute, une sorte de « coach de vie » que j'ai vu scrupuleusement chaque semaine pendant un an dans un bureau sur Sawtelle Boulevard, à un bloc seulement de la 405, qui était le seul parmi la demi-douzaine de psys que j'avais consultés à ne pas être effrayé par ce que je lui racontais. J'avais appris des cinq thérapeutes précédents qu'il me fallait minimiser l'horreur de ce qui s'était passé – pour moi, pour eux – et aussi arranger le récit afin qu'il soit plus acceptable, qu'il ne trouble pas les séances elles-mêmes.

J'étais enfin dans une relation stable et les problèmes mineurs qui n'avaient jamais véritablement menacé ma vie – addiction, dépression – s'étaient lentement éloignés. Les gens qui m'avaient évité au cours de ces sept dernières années, quand j'étais émacié et furieux, tombaient sur le nouveau Bret dans un restaurant ou à une projection, et semblaient troublés quand ils voyaient que je n'étais plus aussi flippé et paumé que je l'étais auparavant. Le personnage littéraire de prince des ténèbres dont les lecteurs pensaient que j'étais l'incarnation disparaissait peu à peu, remplacé par quelque chose de plus ensoleillé – l'homme qui avait écrit *American Psycho* était en fait, certaines personnes étaient enchantées de le découvrir, un gentil gâchis, peut-être même aimable, et très loin du nihiliste irréflecti que tant de gens voyaient en moi, image avec laquelle j'avais peut-être joué, qui sait. Pourtant cela n'avait jamais été une pose voulue.

ELLE SE TENAIT de l'autre côté de la rue, en face d'une pharmacie CVS qui était autrefois, il y a des décennies, une piste de roller disco new wave du nom de Flipper, et tandis que j'étais en route pour Palm Springs, la vision de cette femme avait fait remonter en moi le souvenir de la dernière fois que j'étais allé au Flipper, au printemps 1981, avant que Robert Mallory n'apparaisse ce mois de septembre-là et que tout change. J'étais avec Thom Wright et deux autres types de notre classe à Buckley, Jeff Taylor et Kyle Colson – quatre lycéens, âgés de dix-sept ans, dans la Rolls-Royce décapotable d'un escroc homo d'une quarantaine d'années, tristement célèbre, mais pas vraiment méchant, nommé Ron Levin, que Jeff Taylor avait présenté au reste du groupe, tous un peu surexcités à cause de la cocaïne que nous avions sniffée dans l'appartement de Ron à Beverly Hills, un peu plus tôt. Cela se passait un soir d'école, en fait, pendant notre avant-dernière année au lycée, et ce que cela révélait sur notre adolescence est ouvert à l'interprétation. Quantité de choses sur notre monde pourraient également être suggérées par le fait que Jeff, un surfeur assez beau, qui était – après Thom Wright – le deuxième ou troisième type vraiment canon dans notre classe, accordait, même s'il était hétéro, de vagues faveurs sexuelles à Ron Levin en échange d'argent liquide, dont l'essentiel servait à financer une nouvelle planche de surf, une chaîne stéréo ou de l'herbe achetée chez un dealer de Zuma Beach.

Quelque chose sur notre monde pourrait aussi être suggéré par le fait que Ron Levin a été assassiné quelques années plus tard par deux membres d'un truc appelé le BBC, Billionaire Boys Club – un groupe d'investissement formé par des types que nous fréquentions un peu au sein de ce cercle qu'étaient les écoles privées de Los Angeles, des types qui allaient à la Harvard School for Boys, l'une des plus prestigieuses écoles privées de Los Angeles, avec Buckley, et les élèves des deux établissements se fréquentaient vaguement dans le monde quelque peu exclusif des écoles privées de l'époque. Plus tard, pendant des vacances d'hiver quand j'étais à Bennington College, je devais rencontrer le fondateur du Billionaire Boys Club, un type de mon âge du nom de Joe Hunt, lors d'un dîner informel avec quelques amis à La Scala Boutique dans Beverly Hills, dans les mois précédant le meurtre de Ron Levin par un directeur de la sécurité du BBC, meurtre ordonné par Joe, et rien ne permettait de penser que Joe Hunt, grand, beau, paisible, aurait été capable des crimes pour lesquels il fut emprisonné par la suite.

Je suis en train de digresser car ce qui nous est arrivé à l'automne 1981 n'a rien à voir avec le Billionaire Boys Club, Ron Levin ou Joe

Hunt. C'était simplement un segment vers lequel le monde dont nous faisons partie allait se diriger pendant ce long intervalle de l'empire, et, au moment où le Billionaire Boys Club avait été « le truc » en 1983, « le truc » qui nous était arrivé avait déjà eu lieu, et c'est peut-être le monde mollement hédoniste des adultes que nous cherchions passionnément à pénétrer qui avait ouvert une porte, celle par laquelle Robert Mallory, le Trawler et les événements de cet automne-là étaient entrés pour nous saluer – ça ressemblait, du moins à mes yeux, à une invitation que nous aurions envoyée sans réfléchir, complètement inconscients du prix que nous aurions à payer.

LE FLIPPER SE RAPPROCHAIT DANGEREUSEMENT lors de cette nuit de printemps dans la Rolls-Royce décapotable de Ron Levin, alors que nous remontions La Cienega en direction de West Hollywood depuis Beverly Hills, Donna Summer chantant « Dim All the Lights » de son album *Bad Girls* sur le lecteur huit pistes de la voiture. Ron était au volant et Jeff sur le siège du passager ; Kyle, Thom et moi sur la banquette arrière ; mais je pouvais voir, de l'endroit où j'étais coincé entre Thom et Kyle, que la main de Ron était sur la cuisse de Jeff, et puis voir Jeff repousser la main de Ron sans même le regarder. Thom s'était penché en avant et l'avait vu aussi, après le coup de coude que je lui avais donné, et il avait jeté un coup d'œil dans ma direction en haussant les épaules, les sourcils, du genre qu'est-ce qu'on en a à foutre. Ce qui voulait dire que nous étions tous dans le même bain et que ça n'était un problème pour personne ? Je me posais la question, plein d'espoir, en regardant à mon tour Thom Wright. Nous nous en fichions complètement : nous étions pétés, jeunes, et c'était une douce nuit de printemps, et nous faisons notre entrée dans le monde des adultes – rien d'autre n'avait d'importance. Cette nuit, en 1981, dont je me rappelle peu de détails spécifiques, avait eu lieu juste avant un été placide et magnifique à LA – l'été avant que l'horreur ne commence, même si nous avions fini par découvrir qu'elle avait commencé avant, s'était déjà déployée selon des voies dont nous n'étions pas conscients – et elle semble rétrospectivement une des dernières nuits innocentes de ma vie, en dépit du fait que nous n'aurions jamais dû nous trouver là, mineurs et légèrement défoncés à la cocaïne, en compagnie d'un homo bien plus âgé qui serait assassiné trois ans plus tard par un de nos pairs d'une école privée. Je ne me souviens pas d'avoir fait du patin à roulettes, mais je me souviens d'avoir été assis dans un box à boire du champagne, la bande-son de *Xanadu* à fond, et je me souviens

aussi de notre retour à l'appartement de Ron dans Beverly Hills, et de Ron disparaissant avec Jeff dans la chambre – il voulait lui montrer une nouvelle Rolex qu'il venait d'acheter. Kyle était rentré en voiture chez ses parents à Brentwood, tandis que Thom et moi avions sniffé un peu plus de coke et écouté de la musique (et je me souviens des disques de cette nuit-là : Duran Duran, Billy Idol, Squeeze), avant que je finisse par partir, Thom décidant d'attendre Jeff, et, après que Ron s'était endormi, les deux avaient pris la direction de la maison du père de Jeff à Malibu, où ils étaient restés éveillés toute la nuit à sniffer le demi-gramme de coke donné par Ron à Jeff, avant de se diriger à l'aube vers la plage, dans leurs combinaisons, pour surfer sur les vagues qui se formaient sur le rivage dans le matin brumeux, avant d'enfiler leurs uniformes de l'école et de faire le long trajet jusqu'à Buckley, en prenant Sunset jusqu'à Beverly Glen, et puis au-delà de la colline jusqu'à Sherman Oaks. Des heures auparavant, j'avais roulé à travers les canyons jusqu'à la maison de mes parents sur Mulholland, j'avais pris un Valium que j'avais trouvé dans la boîte à pilules Gucci – un cadeau de Noël de Susan Reynolds pour mes quinze ans et peut-être une autre clé concernant notre monde – avant de m'endormir facilement d'un sommeil sans rêve.

NOUS ÉTIONS TELLEMENT AUTONOMES à seize ans, pourtant ça n'était pas au détriment de notre adolescence parce que, au cours de la semaine où vous obteniez votre permis de conduire, à LA, vous deveniez un adulte. Je me souviens de Jeff Taylor, qui avait eu sa première voiture avant aucun d'entre nous, venant, un soir d'école, chercher Thom à Beverly Hills, passant ensuite à la maison de Mulholland pour me prendre, et de nous roulant jusqu'à Hollywood, la cartouche huit pistes *Glass Houses* de Billy Joel avec le morceau «You May Be Right» à fond, pour aller voir *Saturn 3* à une séance tardive dans un Cinerama Dome désert – c'était en février 1980. Je ne me souviens pas du film – un film de science-fiction interdit aux moins de dix-sept ans, avec Farrah Fawcett –, seulement de la liberté d'être livrés à nous-mêmes, sans parents sur le dos. C'était la première fois que nous prenions une voiture seuls pour aller voir un film à dix heures du soir, et je me souviens d'avoir traîné dans le vaste parking du Cinerama Dome vers minuit, partageant un joint dans un Hollywood désert, l'avenir grand ouvert.

Il n'était pas inhabituel pour moi, lorsque j'ai obtenu mon permis, de décider à sept heures du soir, un mercredi, après avoir rapidement

fait mes devoirs, de conduire, par-delà la colline, de la maison de Mulholland jusqu'à West Hollywood, pour aller voir le premier set des Psychedelic Furs au Whisky, sans demander la permission à ma mère (mes parents étaient séparés à ce moment-là, en 1980) – c'était devenu une sortie ordinaire pendant la semaine. J'annonçais simplement à ma mère que je serais de retour vers minuit, puis je sortais de la maison, roulais à travers les canyons en écoutant Missing Persons ou les Doors, avant de me garer dans un parking près de Sunset, où je payais cinq dollars au préposé sur North Clark. J'entrais facilement au Whisky avec une fausse carte d'identité (certains soirs, on ne me réclamait même pas ma carte) et, une fois dans le club, je demandais au rastafari près du bar s'il savait où je pouvais trouver de la coke, et le rastafari pointait habituellement un garçon blond platine au fond de la pièce, vers lequel je me dirigeais en lui faisant signe, je lui glissais dans la main un paquet de billets pliés, avant de commander un whiskey sour, mon cocktail préféré quand j'étais au lycée, l'attendant pendant qu'il allait vérifier quelque chose dans le bureau du manager et me rapportait ensuite un petit paquet. Je rentrais par les canyons et roulais lentement sur Mulholland – tout était désert, j'étais pété et je fumais une cigarette au clou de girofle –, je descendais sur Laurel Canyon et traversais les quartiers nichés au-dessus de Ventura Boulevard : je commençais dans Studio City, puis glissais doucement à travers Sherman Oaks dans l'obscurité de Valley Vista jusqu'à arriver à Encino et, au-delà, dans Tarzana, roulant nonchalamment devant les maisons de banlieue plongées dans le noir, en écoutant les Kings jusqu'à ce qu'il soit temps de remonter vers Mulholland. Je prenais soit Ventura Boulevard soit la 101 et, à Van Nuys, je grimpais par Beverly Glen, et parfois, en rentrant chez moi, je captais dans mes phares les éclairs verts des yeux des coyotes qui fixaient la Mercedes en trottant sur Mulholland – quelquefois des meutes entières – et il me fallait m'arrêter pour les laisser passer. Et je me débrouillais toujours, le lendemain matin, peu importait l'heure à laquelle je m'étais couché, pour arriver à l'heure dans le parking de Buckley, impeccablement vêtu de mon uniforme, quelques minutes avant le début du premier cours, jamais fatigué, jamais la gueule de bois, la tête un peu bourdonnante simplement.

SI LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ 1981 avaient été le rêve, quelque chose de paradisiaque, septembre a représenté la fin de ce rêve avec l'arrivée de Robert Mallory – l'impression désormais que quelque chose

d'autre se manifestait, des motifs plus sombres qui se révélèrent, et nous avons commencé à remarquer des choses pour la première fois : un signal que nous n'avions jamais entendu auparavant nous appelait. Je ne veux pas établir de lien direct entre certains événements et l'arrivée de Robert Mallory en septembre 1981 après cet été paradisiaque, pourtant elle se trouve coïncider avec une certaine folie qui descendait lentement sur la ville. Comme si un autre monde s'annonçait, peignant celui que nous avions tous tenu pour acquis en une couleur plus sombre.

Par exemple, soudain des maisons dans certains quartiers étaient visées et placées sous surveillance par les membres d'un culte dont le but était difficile à définir avec certitude, le hippie un peu pâle posté au bout de l'allée du jardin marmonnant tout seul, sa marche en rond interrompue par une brève danse suspecte et, plus tard, en décembre, les charges de plastic déposées dans toute la ville par le culte auquel appartenaient ces hippies. Soudain il y avait un tireur d'élite embusqué sur le toit d'un grand magasin de Beverly Hills, la veille de Thanksgiving, et une alerte à la bombe qui avait vidé le restaurant Chasen, la veille de Noël. Soudain nous apprenions qu'un adolescent était convaincu d'être possédé par un « démon satanique » à Pacific Palisades et entendions parler en détail de l'exorcisme élaboré, pratiqué par deux prêtres, pour débarrasser le garçon du démon, ce qui avait failli le tuer – le garçon saignait des yeux, était sourd d'une oreille, avait contracté une pancréatite et quatre côtes avaient été brisées pendant le rituel. Soudain, il y avait l'étudiant de UCLA enterré vivant par cinq de ses condisciples, défoncés au PCP, au cours d'une fête dans une fraternité, dont un témoin disait hypocritement qu'elle « avait en quelque sorte mal tourné ». Le type s'en était à peine sorti vivant, il était dans le coma dans l'obscurité d'une chambre d'un des bâtiments qui bordaient Medical Plaza. Soudain, il y avait des invasions d'araignées partout dans la ville. L'histoire la plus extravagante, cet automne-là, incluait une mutation, un monstre, un poisson de la taille d'une petite voiture pêché dans l'océan au large de Malibu – il avait une peau grisâtre et de larges taches orange argentées, disséminées partout, et même s'il avait des mâchoires de requin, ce n'était pas un, et quand la chose avait été éventrée par des pêcheurs du coin, ils avaient trouvé les corps de deux chiens, avalés entiers, qui avaient disparu depuis peu.

Et puis, naturellement, il y avait le Trawler qui s'était annoncé.

Pendant un an environ, il y avait eu divers cambriolages et agressions, puis des disparitions, et ensuite, en 1981, le corps d'une seconde adolescente disparue avait été retrouvé – l'autre avait été découverte en 1980 – et finalement lié aux violations de domicile. Tout aurait pu se produire sans la présence de Robert Mallory, mais le fait que son arrivée coïncidait avec l'étrange assombrissement qui avait commencé à envelopper nos vies était une chose que je ne pouvais ignorer, même si d'autres le faisaient, à leurs risques et périls. Que ce fût de la malchance ou un malheureux hasard, ces événements semblaient rattachés les uns aux autres, et même si Robert Mallory n'était pas le tireur sur le toit de Neiman Marcus ou le type au téléphone qui avait vidé Chasen, même s'il n'était pas lié au violent exorcisme dans Pacific Palisades ou ne s'était pas trouvé à proximité de la fraternité dans Westwood où le nouvel entrant avait été précipité dans une tombe ouverte, sa présence, pour moi, était liée à toutes ces choses ; chaque histoire horrible que nous avons entendue cet automne-là, tout ce qui assombrissait notre bulle d'une façon que nous n'avions jamais remarquée auparavant, conduisait à lui.

IL Y A UNE SEMAINE, j'ai commandé une reproduction de l'album de l'année 1982 à Buckley sur un site intitulé Classmates.com pour la somme de quatre-vingt-dix-neuf dollars et il m'a été envoyé par FedEx quatre jours plus tard à l'appartement de Doheny, et quand il est arrivé je me suis souvenu de la raison pour laquelle je n'en possédais pas déjà un exemplaire : je n'avais jamais voulu me remémorer ce qui nous était arrivé, à moi et aux amis que nous avons perdus. Notre album de l'année s'appelait *Images* et son édition avait été supervisée par une camarade de classe qui est devenue une productrice connue à Hollywood, et elle avait donné à 1982 un thème cinématographique : intercalées tout au long de l'album, des photos de films, d'*Autant en emporte le vent* à *Des gens comme les autres*, qui semblaient, au regard de ce qui s'était passé, d'une frivolité frisant l'artifice et l'indifférence, une façon de coller un sourire au rouge à lèvres sur un masque mortuaire. Tout en tournant lentement les pages de la section « Dernière année », où chacun d'entre nous avait sa page personnelle pour se souvenir, remercier ses parents, ajouter des photos d'amis et des citations afin qu'elle représente qui nous pensions être à l'âge de dix-huit ans, notre meilleur moi, j'étais hanté par le fait que sur les soixante élèves de la classe 1982, cinq étaient absents – les cinq qui n'avaient pas terminé pour différentes raisons –, et ce fait était indéniable. Je ne pouvais

l'oublier dans un rêve ou prétendre que ce n'était pas vrai. Nous étions rangés par ordre alphabétique et, après avoir bu une gorgée de gin dans mon gobelet, je me suis penché sur la section où chacun d'eux aurait été placé au sein de ces soixante pages et j'ai remarqué qu'ils n'étaient tout simplement pas là – ils existaient tous au début de la première semaine de septembre, puis ils étaient effacés. Trois d'entre eux avaient été inscrits dans la section « In memoriam » à la fin de l'album.